

Un manoir pour des histoires

La grille était restée entrouverte. Rouillée, tombant presque en poussière. Tout ce que m'avait raconté Minna me revenait en mémoire. J'avais douze ans, j'écoutais en tremblant ses histoires terrifiantes ; mais malgré ma peur – que je cachais du mieux que je pouvais - je n'aurais laissé ma place à personne ! C'est peut-être pour retrouver Minna après toutes ces années que, sans vraiment réfléchir, je me suis glissé dans l'entrebâillement. Devant moi s'amorçait une longue avenue et je distinguais, dans la brume du matin, les contours indéfinis du manoir que ses récits d'autrefois évoquaient invariablement.

J'avancais prudemment. Je voulais rester discret, mais le tapis de feuilles mortes crissait sous mes pieds. Je dus enjamber des ronciers et fouler des orties avant d'arriver devant le perron. Tout n'était que ruine et désolation. Le lierre courrait partout et entraînait dans les fissures des murs ; les branches des arbres proches pénétraient par les fenêtres de la bâtisse. Les boiseries disloquées faisaient pitié. J'avais devant moi le désastre de ma vie, me disais-je. Qu'avais-je fait du petit garçon à l'âme lumineuse qui jouait aux abords de ce manoir ?

Autrefois, ce château avait appartenu à des seigneurs. Puis après la révolution, il était passé entre les mains d'un ancien sénéchal dont le fils fit faillite. Le domaine fut ensuite racheté par un négociant dont la fille mourut. Du coup c'est le neveu, un archéologue qui en hérita. C'était assez pour que Minna, conteuse née, nous enchantasse de ses histoires.

Notre famille faisait partie des derniers domaniers qui habitaient la ferme et exploitaient les terres de la propriété. Elle finit par en faire l'acquisition juste après la guerre 14.

C'est ainsi que, 30 ans plus tard, dans les années cinquante, je venais passer mes vacances chez mes grands-parents dont la ferme jouxtait le manoir.

Minna était employée par ma grand-mère pour la seconder dans les soins du ménage et de la basse-cour. Le soir après le souper des enfants, tandis que les hommes déchargeaient les dernières bottes de foin ou mangeaient à leur tour, Minna avait pour mission de nous coucher, nous les nombreux cousins de la famille. C'est dans ces moments-là qu'elle déployait tout son talent pour nous enchanter et nous faire frémir avec les terribles histoires qui se racontaient sur le manoir.

Elle imaginait que le fils du sénéchal et la fille du négociant y venaient chaque nuit pour y célébrer leurs noces.

Elle révélait que l'archéologue avait découvert les vestiges d'un ancien château féodal, qu'il avait retrouvé des ossements dans un cul-de-basse-fosse, ainsi qu'un tunnel qui conduisait à la mer.

Elle racontait que, sous la révolution, les domaniers de la propriété étaient montés à Paris avec leurs fourches et leur faux pour tuer les partisans du roi.

Elle prétendait que dans l'escalier à vis de la tour on avait surpris deux amoureux et qu'on les avait brûlé vifs, enlacés face à face, sur un bûcher dressé dans la cour du château.

Elle rapportait que, par l'une des fenêtres à meneaux sur les rampants du toit, un baron s'était défenestré lors d'une magnifique fête.

Brodant toujours sur les mêmes thèmes, elle fabulait moult choses qui me fascinaient. Plus c'était invraisemblable et plus j'avais envie d'y croire. J'étais le premier à réclamer ses histoires et pourtant Dieu sait si j'avais peur. Mais voilà, et c'est plus tard que je le compris, j'étais amoureux de Minna. C'est en voyant ses lèvres remuer que je ressentis mon premier émoi. Et tandis qu'elle parlait, mes yeux restaient fixés sur sa gorge que les battements de son cœur soulevaient. Bien que son corsage fût en partie caché sous la bavette de son tablier, je devinais la fermeté de ses seins. J'attendais le baiser final pour les sentir sur ma poitrine oppressée. La peur provoquée par ses histoires et la douceur de mon émoi faisaient passer dans ma chair des frémissements inoubliables.

L'année de mes dix huit ans, le bac en poche, je vins de Rennes à la ferme en vélo avec des copains. Nous envisagions de passer trois semaines dans le Finistère. Durant cette période, nous prêtions nos bras vaillants aux travaux de la ferme ou nous faisons des balades à bicyclette le long des bords de mer ou encore nous allions à la plage.

Cela faisait déjà quelques années que je ne croyais plus aux histoires de Minna et qu'elle ne venait plus m'embrasser le soir dans mon lit. Elle avait alors 26 ans, c'était une très jolie fille, que je n'osais regarder. Son visage aux pommettes rebondies était auréolé d'une chevelure noire qui tombait en boucles soyeuses sur ses épaules. Les lignes de son corps aux inflexions secrètes étaient dissimulées sous de légères robes d'été que j'aurais voulu déchirer, mais...

Or voilà qu'un soir, je la vis partir, enlacée au bras de mon ami Corentin.

Je piquai une crise de jalousie monumentale. Lui avait osé ! Lui l'avait conquise en trois jours, tandis que je m'étais interdit toute approche, figé dans la retenue et la rêverie.

- J'espère que tu n'as pas tiré ton coup, mon salaud, lui dis-je quand il vint nous rejoindre dans notre chambrée.

- Non rassures-toi, pas encore, mais ça ne saurait tarder, me dit-il avec un sourire narquois!

- Je te l'interdis, elle est à moi, lui répondis-je avec rage en prenant conscience pour la première fois de la violence de mes sentiments.

- Pas que je sache ! Elle ne m'en a rien dit, même si elle a beaucoup parlé de toi, rétorqua-t-il le plus posément du monde.

- Ne fais pas ça où je te casse la gueule.

- Ah bon !... On verra... Ce n'est pas toi qui décides, c'est elle.

Le lendemain, prétextant que je voulais rester avec Mamie, je laissais mes compagnons partir à la plage sans moi. Quand Minna fut dans la buanderie, je pris mon courage à deux mains pour m'approcher d'elle.

- Je t'ai vu avec Corentin l'autre soir... euh...

- Et alors !...c'est un jeu entre nous, ne t'inquiète pas mon lapin.

- Je ne suis plus le petit garçon à qui tu racontais des histoires, Minna. Il y a très longtemps que je suis amoureux de toi.

- Moi aussi j'en pince pour toi, mais tu n'as que 18 ans. Jamais tes parents et grands-parents ne supporteraient une liaison entre nous... aussi Dieu m'en garde. Je veux garder ma place... et puis amoureux, amoureux ! Est-ce assez pour que notre union dure ?...

- C'est pourtant bien comme ça que commencent les histoires d'amour ?... En tout cas pour t'amuser aujourd'hui, choisis entre Corentin ou moi.

- Je ne me serais jamais permise, Yves !...Et elle se jeta dans mes bras.

Nous filâmes le grand amour de la moisson aux premiers labours de cette année-là, tandis que les copains, venus pour trois semaines, étaient repartis à Rennes. Minna venait s'étendre près de moi dans ce qui avait été ma chambre d'enfant. Elle arrivait subrepticement quand tout le monde dormait et repartait tout aussi clandestinement bien avant le lever du soleil. Pour ne pas tourner bourrique durant la journée, je demandais souvent à conduire le tracteur ou alors je partais en vélo loin de la ferme.

Etourdis par la passion nous ne prîmes aucune précaution. Arriva ce qui devait arriver, à l'époque : Minna se trouva enceinte. Ce fut une tragédie pour Minna que ma jeunesse insouciant ne sût assumer. Mes grands-parents la renvoyèrent dans ses foyers et moi à Rennes. Le monde adulte qui m'entourait me protégea et fit en sorte que je ne culpabilise pas de ce qui arrivait à Minna. La faute retombait sur elle... bien que j'appris beaucoup plus tard que ma grand-mère l'avait soutenue financièrement afin qu'elle retrouve une situation après la naissance de l'enfant.

Et la vie me reprit me faisant oublier cette passade sans conséquence pour moi. J'avais casé dans un coin de mon inconscience l'abandon d'une femme portant un enfant sans savoir qu'un jour cet acte referait surface. Tout ce que l'on nie fermement réapparaît un jour.

Trois ans plus tard, une fois mes études terminées, je fus appelé en Algérie. C'était en 1961. Corentin et moi étions sous-officiers dans la même troupe. Bien sûr il ne sut jamais que j'avais engrossé Minna. Mais un soir que nous étions en campagne, le feu des fellaghas nous cerna de toutes parts et je fus sérieusement blessé à la cuisse. Tous nos compagnons d'armes moururent sauf notre capitaine, Corentin et moi. Je ne sus jamais comment nous survécûmes, mais quand je repris conscience sous une tente de blessés, Corentin était à mes côtés. Croyant mes dernières heures proches, je lui confiais ma faute. Bien que j'étais dans une situation de mourant, il ne put s'empêcher de dire :

- T'es un beau salaud, mon vieux... la vie ça se respecte... la vie ça s'honore.

Ce n'était pas en Algérie qu'on honorait la vie : nous étions là pour tuer. On nous avait donné des armes, désigné un ennemi et en avant marche, pauvres types ! Ainsi dans ces circonstances, cette phrase véhémement de mon ami m'était incompréhensible, mais je crois bien que c'est elle qui me maintint en vie ! Cependant de nouveau, je logeais dans mon inconscient les morts que je considérais anodines et qui étaient de mon fait. Ce ne fut donc pas encore ce jour-là que je me promis de retrouver Minna et son enfant dont j'étais le père, mais Corentin avait semé le trouble. Il fallut que la vie m'éprouvât davantage pour qu'un jour je revienne sur le lieu de mon déshonneur.

On nous rapatria, en même temps que les Pieds-noirs. Je me mariais en 1968. J'avais 28 ans. Tout souriait en France et ailleurs, pour un bon moment !

Puis un beau matin de 1983, après 15 ans de mariage, ma femme me quitta, emmenant avec elle nos deux enfants. Je fis alors tout et n'importe quoi. Je ne voulais pas comprendre ce qui m'arrivait et j'étais incapable de me prendre en main. J'avais toujours laissé les autres penser à ma place. Pourvu que je remplisse mon rôle de pourvoyeur de fonds, il me semblait que cela était bon. Je n'avais encore rien compris à la vie. Je sombrais dans l'alcool et le dégoût de moi. Et c'est encore mon ami Corentin qui me sauva la vie.

- Puisque tu n'as plus rien à cacher à ta femme, recherche Minna et occupe-toi de l'enfant.

- Tu parles, cet enfant n'a plus besoin de moi, il a au moins 24 ans maintenant !

- Qu'en sais-tu ? Un coup de pouce dans la vie ou de l'affection, ça ne fait de mal à personne !

- De l'affection pour qui ? Pour elle ?... En voudrais-tu d'un père comme moi ? De l'affection pour moi ?... Bof !

- Et un sens à ta vie... et une faute à réparer avant de mourir... y as-tu pensé ?

- J'ai 44 ans, je ne pense pas à la mort.

- T'as tort ! Tu l'as déjà frôlée.

Alors je me mis en quête de retrouver Minna et c'est comme ça que je revins vers le manoir abandonné et ce qui avait été la ferme de mes grands-parents. Tout deux avaient été la source de peurs et je voulais d'abord exorciser toutes mes peurs : peurs enfantines de cachot, de sorcières qu'on brûle, de revenants, de tunnels, de croquants qui se révoltent. Mais j'avais également bien d'autres peurs à affronter : la honte d'avoir abandonné Minna et son enfant, la frousse de me lier à quelque chose qui ne me conviendrait pas, l'angoisse de ce que l'on pense de moi et tout simplement la peur de mon ombre et de ma confusion.

Curieusement le délabrement de ce manoir, reflet de ma propre ruine, me fit du bien. De la même façon que j'avais envie de le revoir en bon en état, j'avais envie de me reconstruire.

Je ne retrouvai pas les traces de Minna car elle avait quitté la région avant la naissance de son enfant. Par contre presque à la même époque, comme si il avait eu transmission de pensées, je reçus un coup de fil d'une jeune fille qui souhaitait me parler. Bien qu'elle ne précisât pas de quoi il s'agissait, comme j'étais en alerte, je présumais que c'était l'enfant de Minna.

Le rendez-vous fut pris dans un petit troquet tranquille de Rennes qu'elle avait choisi.

- Voilà dit-elle, d'emblée sans me laisser la possibilité d'intervenir, ma mère Minna Legorec épouse Trévaret est décédée voici quelques mois d'un cancer foudroyant. J'ai retrouvé dans ses papiers le nom de mon père qu'elle n'a jamais voulu me donner malgré mon insistance. « Si ton père veut te connaître c'est à lui de te chercher, me rétorquait-elle, et je ne tiens pas à revoir ces gens-là, catholiques bon teint, qui m'ont honteusement abandonnée ! »... J'ai eu quelques difficultés à vous retrouver...et peu m'importe que cela fasse des remous dans votre famille... Si je souhaite vous connaître c'est que...

- Oh la, jeune fille, je vous arrête, nous avons tout le temps de parler. Je suis prêt à vous entendre et à faire ce que vous voudrez car moi aussi je vous cherchais.

Alors Camille se mit à pleurer disant qu'elle ne s'attendait pas à un tel accueil de ma part. Elle avait très peur que je ne reconnaisse pas ma faute. Quand elle comprit que j'étais seul et n'avais de compte à rendre à personne, elle s'apaisa et il nous fallut un certain temps avant qu'elle et moi retrouvions nos esprits.

Nous convînmes de nous apprivoiser doucement avant de décider quoique ce soit nous concernant tous les deux. Je lui demandais de me parler de Minna et je lui racontais qui était Minna pour moi : la conteuse, instigatrice de mes peurs et de mes premiers émois et bien sûr mon premier amour. Je reconnaissais que ma famille et moi avions été méprisables.

Aujourd'hui, Camille, devenue ma fille aînée, et moi, unissant nos biens et nos efforts, nous venons d'acheter le manoir. Nous avons l'intention d'en faire un centre de séminaires en mémoire de Minna.

J'espère que les murs auront des oreilles bienveillantes, prêtes à entendre toutes les histoires de famille, vraies cette fois, secrètes parfois, qui font souffrir les enfants de 7 à 77 ans !

C'est un exemple typique de manoir cornouaillais du XVIème siècle remplissant les doubles fonctions seigneuriale et d'exploitation agricole. Les bâtiments sont organisés autour d'une cour centrale. La maison tournée vers le sud comprend une porte en anse de panier surmontée d'une accolade avec fleuron, entourée de pinacles sur les côtés et larmier au-dessus. Autres caractéristiques : les fenêtres à meneaux sur les rempans du toit, la tour d'escalier à vis à l'arrière et les meurtrières sur le pignon ouest. S'y ajoutent des dépendances dont la grange à l'est. A l'avant, la fontaine et le four à pain reconstitué récemment. Le manoir fut longtemps propriété de la famille du Haffond de Kerescant, bientôt connue sous le nom de Lestrédiagat du nom de la terre de Treffiagat dont ils sont les seigneurs. En 1785 il passe entre les mains d'Alain Léon de Tréverret, ancien sénéchal de Quimper puis de Rennes. Son fils ayant fait faillite en 1807, racheté par Jean-Baptiste Huard fin négociant et bientôt maire de Pont-l'Abbé. Lorsque sa fille mourut, son neveu, l'archéologue Paul du Chatellier, en hérite. Pendant tout ce temps, le manoir a fonctionné selon un domaine congéable, les propriétaires fonciers étant les familles précédemment nommées et les domaniers des paysannes qui possédaient les « édifices et superficies » à savoir les bâtiments et tout ce qui est construit sur le sol. Les domaniers devaient verser à leur seigneur foncier une rente et surtout une commission gracieuse de vin en quelque sorte. Parmi les domaniers retenons deux noms. Calvez d'abord, au XVIIIème siècle et jusqu'au XIXème siècle. L'un de ses membres, Michel, deviendra avocat, procureur fiscal puis sénéchal du baron de Morvan ensuite. Ce sont les derniers domaniers qui, bientôt rachètent le fond et accèdent ainsi à la propriété du bien. Pendant un siècle ils se sont succédés à Kerhoas. Il appartient désormais à Madame Aymer de la Chèze qui ouvre ses portes régulièrement, notamment pour la fête des vieux métiers et du patrimoine organisée par

Le Manoir de Kerlut

Au début de 1896, le Comte Arthur Janvier de la Motte, né en 1838 dans le Maine-et-Loire, fait construire l'actuel manoir de Kerlut. L'aménagement sera terminé en 1898. Il fait suite au manoir de Kerhoas du XVIIème siècle, qui appartenait à Jean-Marie Geslin, seigneur de Kerhoas et enseigne de vaisseau du Roi.

Le maître d'œuvre de Kerlut, Monsieur Emile Ducrest de Villeneuve, demeurait au château de Porzmoro en Pont-l'Abbé. Ancien officier, il s'était remarqué par sa brillante conduite pendant le siège de la bataille de Buzenval. Il fut assisté de l'entrepreneur Maubras de Pont-l'Abbé. C'est à cette époque que le nom de Kerlut, qui se disait sur un autre manoir, devint Kerlut.

L'édifice coûta soixante mille francs-or.

Un litige opposa le maître d'œuvre aux maîtres vitriers à propos de l'Oratoire que celui-ci voulait dédier à Saint Artur : le roi Artur, dans la chanson de geste était-il un saint, ou n'est-ce que de la poésie ?

Le manoir de Kerlut, depuis le Comte Janvier de la Motte, a appartenu à ses héritiers, Monsieur et Madame de Négraval, qui en 1938, l'ont vendu à Monsieur Ambroise Martin, sujet irlandais.

En 1956, il est devenu la propriété de Monsieur Marcel Draoulec, commerçant à Lesconil, le père de Corentin Draoulec dit Tintin, une des mémoires vivantes de la commune.

